

Et si nous avions rêvé Fellini?

Maurice Elia

Number 168, January 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49984ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

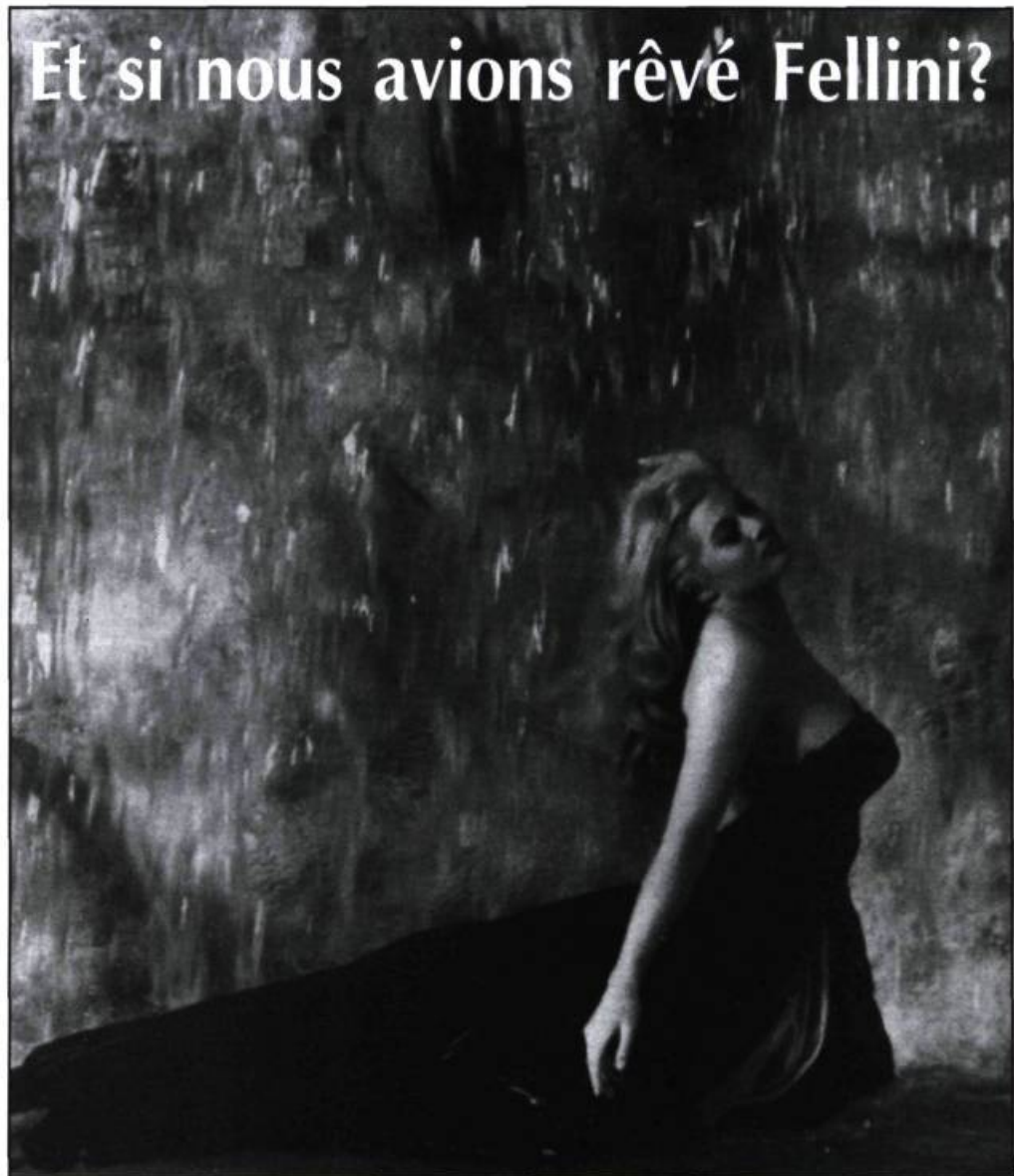
Elia, M. (1994). Et si nous avions rêvé Fellini? *Séquences*, (168), 14–15.



Federico Fellini

Je ne crois pas que Fellini ait véritablement existé. Ou alors qu'on me le prouve. Ses films, bien entendu, sont là, avec leurs décors baroques excessifs, leurs acteurs choisis avec minutie dans le monde du music-hall, du cirque et du théâtre romagnol ou napolitain, leurs fantômes, leurs folies, leur musique de Nino Rota, leur impétuosité, leur fraîcheur, leur enchantement. Mais comment peut-on se baser sur des œuvres pour démontrer l'existence d'un cinéaste? Il n'y a pas de limite entre autobiographie et invention, avait dit autrefois un cinéaste italien prénommé Federico, entre réel et fantastique. C'est un point de référence allusif, excessivement imprécis. C'est un pays que chacun de nous a l'impression de connaître. L'art décanté des films signés Fellini, leur quasi sérénité, leur force émotive, leur capacité à exprimer des états d'âme ressemblent tellement à la vie de chacun qu'on ne peut que se poser la question: avons-nous réalisé tous ces films nous-mêmes à l'intérieur de notre cerveau, de notre esprit, de notre mémoire?

Objet numéro du souvenir fellinien, **Amarcord**, ce fameux «Rimini de ma mémoire», pose le constat indiscutable, simple, presque simpliste: nous avons tous eu notre Rimini et si nos souvenirs ne sont pas aussi élégiaques, aussi mélancoliques que ceux du film, ils existent, et le film nous permet de les faire revenir, de les revivre. Mais il en est de même des autres œuvres de Federico: **Roma** (notre

Erika Ekberg dans
La Dolce Vita

déséquilibre social), **La Strada** (nos sentiments refoulés), **Satyricon** (notre libération d'avec la génération qui nous précédait), **8 1/2** (nos fantômes les plus fous)...

Si Fellini a véritablement existé, de deux choses l'une: ou bien il nous a très bien connus, ou bien il s'est rendu compte que les souvenirs rêvés appartiennent à tout le monde et a décidé de les porter à l'écran comme il les voyait lui-même, comme il les vivait, à la limite, comme il aurait voulu qu'on les interprêtât. De toute manière, Fellini n'a jamais eu à nous donner la clef de ses films. C'était (c'est encore) à nous de nous retrouver dans les puissants symboles qu'il y a parsemés.

Labyrinthes, les films de Fellini? Certainement pas, surtout si l'on se lance à coeur perdu dans le merveilleux embouteillage de ses images. Notre éthique secrète, notre poésie profonde sont constamment éveillées par des échos, des harmonies, des résonances. Et si, ultimement, notre vie nous semble inutile, vaine, dérisoire, même insignifiante, si l'on se sent, comme le Guido de **8 1/2**, emporté, ballotté, perdu, il nous restera toujours les émotions fortes que nous avons traversées et celles que nous traverserons avec, cette fois-ci, plus de passion, plus de sang, dans le cirque que représente chacune de nos vies. Rappelons à ce propos, comme le souligne Jean Collet dans son étude sur le

cinéaste⁽¹⁾, que le titre *8 1/2* évoque non seulement l'opus *8 1/2* de l'oeuvre de Fellini, mais pour un Italien, le grand 8 désigne l'attraction foraine appelée «montagnes russes», circuit périlleux entre ciel et terre, avec émotions fortes (et que l'on retrouvera d'ailleurs dans *La Cité des femmes*).

Fellini a souvent avoué ne jamais savoir quoi dire sur ses films. S'est-il agi d'histoires et de personnages qu'il racontait pour le seul plaisir de les raconter? Et les histoires en question, celles qu'il avait au début du tournage, décidé de raconter, ont-elles été, en fin de compte, celles qu'il voulait vraiment nous raconter? Difficile à dire, difficile à prouver. C'est pourquoi, finalement, il se pourrait très bien que nous ayons inventé nous-mêmes ces récits insolites et capricieux, certains soirs, en entrant dans une salle de cinéma où, avant que le film commence, nous nous sommes endormis, épuisés par les manèges fous de nos vies. Car nos histoires inventées sont souvent précédées d'idées imprécises et instables, accompagnées de certitudes fragiles et suivies de souvenirs à peu près inexistantes.

Le cinéaste a souvent répété dans des entrevues qu'il faisait des films «comme si c'étaient des maladies», comme s'il s'agissait de quelque chose dont il fallait qu'il se libère au plus vite pour n'avoir plus à en parler. C'est pourquoi dans ses films, il y a toujours eu quelque chose de déchirant, de douloureux. Les rêves ridicules que l'on traîne pour toujours avec soi sont là, sur l'écran bigarré de ses propres nuits blanches, on se les projette à l'infini. Le spectateur s'amuse sans doute de tout cet étalage mais il est également ému, parce qu'il voit passer sur l'écran une vie qui est le miroir à peine déformé de la sienne propre. Et cette existence routinière dont il veut se détacher et qu'il juge impitoyablement morne, maussade, décolorée, il la voit en images devant lui et il sait, à l'issue de leur déroulement, qu'il ne lui reste plus qu'à la vivre pleinement. C'est-à-dire de la manière la plus complète, la plus excentrique possible. Les réjouissances collectives se rencontrent d'ailleurs très souvent sur les chemins felliniens. Séances de cabaret dans *Les Feux du music-hall*, noces, banquets, spectacles forains dans *La Strada*, bal costumé dans *I Vitelloni*, orgies en tous genres dans *La Dolce Vita*, parade finale dans *8 1/2*, divertissements euphoriques dans *Juliette des esprits*...

Mythes collectifs? Lieux communs? Allez savoir.

C'est finalement le spectateur seul qui a créé, au fil des ans, «ses films de Fellini». Les personnages de ces films sont modestes, leurs comportements souvent nébuleux, incertains comme sont nébuleuses et incertaines nos propres actions. Regardez donc *Casanova*: ce personnage qui transparaît à travers les mémoires, c'est celui de quelqu'un qui se rebelle mais ne sait pas pourquoi, qui crée autour de lui, en lui, une sorte de révolte stérile contre tout. C'est que derrière apparaît très vite (tout comme les lendemains de grandes réjouissances) le spectre ricanant de la solitude, du désarroi, du désespoir propres aux fameux petits matins blêmes. De même, les lieux «réels» des films de Fellini deviennent ceux de nos propres mythologies, et la lumière, les déserts de sable ou de neige et surtout la mer sont pour nous autant de sources à la fois d'évasion, de conscience et de création. Dans *Le Cheik blanc, I Vitelloni* ou *La Strada*, la mer par exemple apparaît comme salvatrice à plusieurs niveaux différents. Dans *La Strada* (comme le précise Geneviève Agel dans son livre sur Fellini⁽²⁾), la mer est le miroir de la propre connaissance de Gelsomina, sans doute aussi celui de notre propre connaissance, «un appel secret vers un autre départ». Zampano plonge dans la mer purificatrice et reçoit d'elle «une sorte de baptême biblique avant d'entendre cette musique intérieure qu'il cherche vers le ciel...»

Ébranlant les indifférences, ranimant les vieilles querelles, bouleversant joyeusement les morales alarmées, les films de Fellini ne sont peut-être que les créations de nos propres esprits enfiévrés. Ceux-ci, comme les oeuvres du cinéaste, sont faits de méandres, d'aventures authentiques ou apocryphes, de longues périodes oisives et de rencontres plus ou moins déterminantes. Et entre les films dits de Fellini et ceux, enjolivés, fabriqués, de notre vie, les recoupements ne peuvent être dus au seul hasard, car ils ne sont la conséquence d'aucune contradiction flagrante, d'aucune idée inconciliable.

Parce que les films de Fellini n'existent que dans la mesure où nous existons ou avons existé.

Maurice Elia

(1) Jean Collet, *La Création selon Fellini*, Éditions José Corti.
(2) Geneviève Agel, *Les Chemins de Fellini*, Éditions du Cerf.

FILMOGRAPHIE

- 1951 : **LES FEUX DU MUSIC-HALL** (co-réal. Alberto Lattuada)
- 1952 : **COURRIER DU COEUR / LE CHEIK BLANC**
- 1953 : **I VITELLONI**
L'AMOUR À LA VILLE (sketch "Agence matrimoniale")
- 1954 : **LA STRADA**
- 1955 : **IL BIDONE**
- 1957 : **LES NUITS DE CABIRIA**
- 1960 : **LA DOLCE VITA / LA DOUCEUR DE VIVRE**
- 1962 : **BOCCACCIO 70** (sketch "La Tentation du docteur Antonio")
- 1963 : **8 1/2**
- 1965 : **JULIETTE DES ESPRITS**
- 1968 : **HISTOIRES EXTRAORDINAIRES** (sketch "Il ne faut pas parier sa tête contre le diable / Toby Dammit")
- 1969 : **SATYRICON**
- 1970 : **LES CLOWNS**
- 1972 : **ROMA**
- 1973 : **AMARCORD**
- 1976 : **CASANOVA**
- 1979 : **PROVA D'ORCHESTRA / RÉPÉTITION D'ORCHESTRE**
- 1980 : **LA CITÉ DES FEMMES**
- 1983 : **E LA NAVE VA / ET VOGUE LE NAVIRE**
- 1985 : **GINGER ET FRED**
- 1987 : **INTERVISTA**
- 1990 : **LA VOCE DELLA LUNA / LA VOIX DE LA LUNE**

Les Douceurs du Week-End



au
café
souvenir...

2 desserts
pour le prix d'un
(a l'achat d'un café)
jusqu'au
printemps 94'

samedi et dimanche 21 hres. à 23 hres.
1261 Bernard Ouest, tél: 948-5259